

# ***BUAIS ET SON HISTOIRE***



## ***MEMOIRES DE RAYMONDE RIOULT***



« Je suis née en 1933 le 1<sup>er</sup> octobre au village de la Clémencière, à Buais. Mes parents Sylvain et Marie-Louise, née Lelandais, exploitaient une petite ferme au même lieu.

Je suis allée à l'école le jour de mes 6 ans très heureuse malgré les 3 kilomètres à parcourir à pied qui séparait notre village du bourg de Sainte-Anne où se tenait l'école. J'étais habillée d'une blouse de couleur et chaussée de chaussons dans les sabots et s'il faisait très froid on mettait des sacotins, genre de bottines avec des semelles de bois et l'hiver un bonnet en feutre et une cape, un sac à main pour emmener le casse-

croûte et la boisson, J'appris rapidement à lire, écrire et compter, grâce à mes 3 grands frères que j'écoutais réciter leurs leçons à maman qui nous disait qu'il fallait bien apprendre à l'école pour avoir une bonne situation. A la fin de la première année, j'avais appris les fondamentaux avec Madame Lemardelé, ensuite, je fis 2 années en seconde classe avec madame Pennelec, à 10 ans, je faisais les devoirs du certificat d'étude, dans la grande classe, c'est madame Lemoussu, que j'aimais bien qui enseignait. Avec ma copine Renée Avenel, nous étions en tête du classement. A mes 14 ans, je passais avec succès mon certificat d'étude avec mention « reçue ». Je garde un très bon souvenir de mes 8 années passées à l'école de Buais, je n'aimais pas les grandes vacances qui commençaient du 14 juillet au 1<sup>er</sup> octobre, car je devais aider mes parents à faire les travaux à la ferme. Ma maman était instruite, elle avait eu son certificat d'étude à l'âge de 11 ans, la maison était bien tenue et elle savait faire de la bonne cuisine, le dimanche midi, parfois, il y avait au menu un rôti de veau cuit dans la cuisinière. Elle m'apprit à faire du bon pain blanc même pendant la guerre, mon père allait faire moudre son blé au moulin de la Potinais.

Au catéchisme, je n'étais pas dans les meilleures, c'était Léontine la bonne du curé qui enseignait ou les sœurs. L'hiver, on allait au presbytère, l'enseignement se passer pendant midi. Le dimanche, il était obligatoire d'être présent à la messe et aux vêpres. J'ai fait deux communions et j'ai été confirmée au Teilleul. C'était à cette époque le curé Sauvage qui officiait dans la paroisse il n'était pas particulièrement aimé des enfants et parfois des parents.

J'aimais bien mes grands-parents, maternels, ils résidaient à Savigny-le-veux, j'y allais souvent en vacances. Mon grand-père avait un frère qui habitait avec son épouse à Paris, ils venaient chez mon grand-père il était muni d'un appareil photo ce qui lui a permis de nous photographier. Je me souviens de la jument qui répondait au nom de Taupe, en 1943 les Allemands l'ont prise, il ne s'en est jamais remis. Il avait faite toute la guerre de 14/18 laissant sa femme et ses trois filles sur la petite ferme.

La vie rurale de tous les jours n'était pas facile, la ménagère devait assurer l'éducation des enfants, de faire la cuisine, la lessive, parfois aller jusqu'au lavoir ou au puits pour tirer de l'eau, assurait le feu dans la cheminée, de faire la traite des vaches 2 fois par jour, écrémait le lait pour en faire du

beurre, boulanger le pain, travaillait dans le jardin et dans les champs etc. Malgré toutes ces contraintes, il y avait chaque année des moments très attendus, comme par exemple la journée des battages de céréales avec des fléaux, mes parents s'organisaient pour que cette corvée ait lieu l'après-midi, après le repas du soir, les voisins et amis qui étaient venus donner un coup de main se joignaient à la soirée festive ou résonnait dans la cour de la ferme, des chants entrecoupés par des danses au son de l'accordéon.



Raymonde à l'âge de 4 ans avec la jument de son grand-père dénommée Taupe, aout 1937

A mes 18 ans le dimanche, j'allais servir au commerce de madame Petitpierre, qui faisait café, bureau de tabac, distribution d'essence par une pompe à bras. Je commençais à 8 heures pour terminer à 16 heures. Dès le retour, je reprenais le travail à la ferme j'aidais maman pour la traite des vaches, et préparait le repas et rangeait la maison. Le lundi, j'allais faire le ménage chez Madame Le Gueut, c'était l'épouse du notaire de Sainte-Anne-de-Buais, j'étais bien nourrie. Le mercredi, j'allais chez monsieur Séquard, qui était vétérinaire, sinon le reste du temps, j'aidais à la ferme. Mes déplacements se faisaient à pied. Nous avons eu l'électricité en 1953, mon père a acheté un poste de radio.

L'année de 1947 a été particulièrement marquée par une grande sécheresse, le puits était tari, il fallait parcourir 1 kilomètre pour trouver de l'eau « potable » pour notre boisson journalière, dans un petit ruisseau ou les vaches y venaient aussi s'abreuver. L'herbe manquait, on devait couper des branches pour que les bêtes mangent les feuilles. Par contre l'hiver 1954/1955 fut très froid.

Dans l'année de mes 21 ans, je suis allée comme employée de maison à la pharmacie Tharault à St Hilaire-de-Harcouet pour quelques mois, puis Mr Tharault me fit embaucher à l'hôpital de St-Hilaire-du-Harcouet, pour s'occuper des malades, encadrée par les sœurs du sacré-cœur de Coutances. J'embauchais le matin à 8 heures pour terminer vers 20 heures sans quitter le service avec parfois un dimanche de libre. A partir de 1960, j'avais un jour de congé par semaine.

J'étais logée dans un baraquement en bois qui se situait dans la cour de l'hôpital, nous étions 8 employées dans 3 chambres avec peu de confort, un seul lavabo et des toilettes. L'hiver, il ne faisait pas très chaud, par la suite le baraquement fut détruit, nous étions logés route de Saint-James dans des pavillons plus confortables. j'aimais mon travail à l'hôpital, c'était mieux que d'être à la ferme surtout l'hiver, j'étais bien payée avec un salaire d'environ 18,000 francs (ancien) ce qui me permit d'acheter une mobylette, c'était mieux que le vélo pour aller voir mes parents à Sainte-Anne de Buais.



Raymonde et sa mobylette

En mars 1959, je prends des cours de conduite, en mai de la même année, j'obtiens mon permis de conduire, quinze jours après, j'achetais une belle 2cv, c'était le grand luxe, je l'ai payée 250,000 francs (ancien) sans crédit.

L'ambiance à l'hôpital était familiale avec madame Goupil, la directrice, elle vivait dans un baraquement près du notre et les sœurs du sacré-cœur de Coutances également. Le docteur Cuche a fait beaucoup pour l'hôpital, en 1949 s'ouvre sur le site de l'hôpital un centre pour les enfants handicapés ou ils sont logés dans un grand baraquement situé également dans la cour de l'hôpital et une école dirigée par Mr Piquois et son épouse ancien enseignant de Sainte-Anne de Buais, accompagner de sœur Etienne et de Marie-Rose Laurent qui s'occupaient des enfants jour et nuit par leurs présences. Par la suite, il fut créé le grand centre de I.N.P pour accueillir beaucoup d'enfants.



Raymonde et sa 2CV

En 1968, nous avons fait la grève et obtenu la semaine de 40 heures. Je suis restée 20 ans à l'hôpital de St-Hilaire, suite à ma demande de mutation, j'ai exercé 18 ans à l'hôpital de St-Germain-en-Laye. A mes 60 ans, en 1993, ans, j'ai pris ma retraite que j'estime bien mériter avec de bonnes notes et la médaille d'or du travail. Déjà à cette époque il y avait déjà un manque de personnel dans les services.



Les employés de l'hôpital de St-Hilaire, vers les années 1956, n° 3 Henri Lefaudeux, n° 9 Raymonde Rioult, n° 32 Alice Gerard, sage-femme, n° 35 et 37 Daniel et Germaine Cuhe, docteur chirurgien et son épouse anesthésiste.

En 2000, l'heure de la retraite était arrivée, Pierre et moi, nous avons quitté Mantes, nous avons acheté une maison à la campagne proche de Bayeux, avec du terrain, des bœufs, un âne, des poules. En 2003, mon mari Pierre décède, je décidais de vendre notre maison pour venir habiter à Molay-

Littry, dans une belle maison avec un jardin. En 2004, ma maman me rejoint. En 2008, elle décède à l'âge de 103 ans.



Madame Marie-Louise Rioult, née Lelandais.

En 2020, je quitte Molay-Littré pour venir habiter à Brest dans un pavillon entouré d'un jardin que je cultive toujours, j'ai tous les commerces à proximité. Je suis proche de mon fils Didier et ma de ma belle-fille Sophie, qui me sont d'un grand réconfort.

.....

### **Mes souvenirs de l'occupation allemandes à Sainte-Anne-de-Buais.**

J'avais 6 ans le 3 septembre 1939, à 17 heures les cloches de l'église sonnèrent le tocsin, de notre village de la Clémencière, nous les entendions ainsi que celle de Savigny-le-Vieux, c'était la déclaration de la guerre. Pendant la soirée, mon père nous relata ce que son père avait enduré pendant la guerre 14/18, il avait vécu les tranchées et la misère. En juillet 1940, les Allemands arrivent et occupent notre commune. De nombreux réfugiés du nord de la France sont accueillis dans notre commune et y trouvent un peu de réconfort auprès des habitants. Malgré cette occupation, la vie continuait, j'allais à l'école, dans le ciel, les avions américains cherchaient leur cible, le 14 et 15 juin 1944 St-Hilaire reçu un déluge de bombes, depuis notre village, on voyait le bombardement, St-Hilaire, était en feu et tous ces restants de papiers brûlés que le vent poussait jusque sur notre commune.

Avec mon frère Rémy, nous allions à l'école, mais sur la route de l'Aumondière nous avions très peur, les convois allemands roulaient en

direction du bourg pour rejoindre Mortain, alors ont passés par les champs. Puis l'école ferma difficilement.

En 1944 un soldat allemand, SS, est entré dans la maison de mes parents avec sa mitraillette à la main, menaçant maman, il cherchait de la nourriture et des vélos, mais il n'a rien trouvé, le pain et la viande étaient cachés, toute ma vie, j'aurais cette vision.

Suite aux bombardements de St-Hilaire, mon père aidait de mes frères avaient fait 3 abris dans un chemin pour nous cacher la nuit.

Devant le danger, mes parents avaient envisagé de partir avec notre jument « Pomponne » attelée à la voiture pour partir nous réfugier ailleurs.

Un parachutiste allemand est retrouvé au village de l'Aumondiere, seul Albert Lefeuvre l'a accompagné de nuit sur la route jusqu'au bourg de Buais. Albert Lefeuvre n'a pas pu se faire comprendre par les Américains qui ont fusillé l'allemand.

Un combat aérien a eu lieu entre un avion allemand et un avion américain, abrité sous un hangar à notre ferme de la Clémenciere, moi mes frères et mes parents avons vu tomber un avion à environ un km de notre village. Comme d'autres personnes nous sommes allés voir l'avion, les Allemands étaient présents, ils nous ont laissé approcher. Leurs occupations étaient de rechercher l'aviateur américain qui avait sauté en parachute. Un poste de la DCA allemande était positionné auprès du village de Maison neuve sur la commune de Savigny-le-Vieux. Le parachutiste avait trouvé refuge chez Constant Besnard qui habitait au village de la Besnardiere, Mr Villain, résistant qui était réfugié suite aux bombardements de St-Hilaire avec l'aide de ses collègues FFI, cachèrent l'aviateur et put rejoindre l'Angleterre d'où il continua à combattre. Denise Besnard, qui était institutrice et qui connaissait l'anglais servit d'interprète.

La famille Besnard était amies avec mes parents, nous faisons souvent des soirées ensemble ; parties de cartes, crêpes sans oublier les corvées.

Nous attendions avec espoir l'arrivée des Américains, la division Patton était à Avranches, ils sont arrivés au bourg le 5 août 1944 vers 16 heures. Le lendemain qui je crois que c'était un dimanche sur la route de Landivy à Buais ce n'était plus les Allemands que l'on voyait, mais ces braves



soldats américains. Ce fut le premier noir que j'ai vu. J'ai un grand respect pour nos libérateurs. Beaucoup de munitions, casques, vêtements furent récupérés par les habitants, c'était devenu un commerce pour les chiffonniers de l'époque. L'amusement des garçons, était, en l'absence des parents de jeter dans le feu les munitions laissées par les soldats, en disant « sauvez-vous ça va « péter ! » des conneries de gamins ! »

.....

*« Dans le monde du travail, je suis entrée par la petite porte et sortie par la grande. Tout est possible, celui qui veut réussir dans la vie, il lui faut en avoir la volonté et le courage ».*

.....

Récit de Raymonde Rioult, retranscrit et arrangé par mes soins le 25 novembre 2022.

Raymonde est venue en personne de son domicile de Brest, elle m'a apporté ses écritures au moulin de Buais le lundi 26 septembre 2022.

Photo de présentation J-P Hamon

Autres illustrations provenant de Raymonde Rioult.

